

*I prind s' fsiique et va dins l' biès.  
Gn'aveit one bourrique qu'y tcham-  
piët djustumint.*

*I n'manque nin, ça!*

*I met s' fsiique à spale et fait feu sus  
l'pauve bièsse... qui tchait moate.*

*I r'vint à s'maujon et raconte qu'il  
a tuod on live.*

*— Mais c'è-st-on vî, di-st-i, ca il è  
d'dja ferrè!!!*

Beauraing.

Il prend son fusil et va dans le bois,  
Une bourrique y paissait juste-  
ment.

Il ne manque pas!

Il met son fusil à l'épaule et fait feu  
sur la pauvre bête... qui tombe morte.

Il revient à la maison et raconte  
qu'il a tué un lièvre.

— Mais c'est un vieux, dit-il, car il  
est déjà ferré!!!

## X.

### SIX, HUIT OU SEPT?

*C'èsteu 'n' fêie sept copère di Dinant  
qu'èstît évôie divins on vièdje di tot  
près po-s-èttèrer 'n' saquâ.*

*I riv'nèt târd, et plein comme des  
où; — c'è sovint l' môde â-s-ètermint  
d' viyèdje.*

*Arrivèt d'zeu on thiër, et à leus pîd,  
i vèè-st-on tchamp d' lin.*

*Li leune jouève so les bleuvs fleur et  
nos copère, avou çoula qu'èstît fi sau,  
ni savît trope çou qui vèyt.*

*Tot d'hindant, à fwoèce dè louqui, i  
toumet d'acwèr qui ci deut èsse ine  
aïwe, d'ine lârèjeur abôminâbe!*

*— Qu'allons ne fer? di-st-i onque.*

*— Pa, di-st-i l'autre, i n'a qu'on  
mèdîn: plonquans d'vins et s' nolans  
djisqu'à coron.*

*— Evôie!*

*Et vola nos copère qui notèt comme  
i polèt.*

*Arrivèt so l'autre bout, i s' dimandè  
avou 'n' crèmeur s'y sont turtos.*

*S'i-n-aveut onque nèyt, là, à ç't  
keûre, qu'mint fer, don vos, po l'aller  
dire à s' femme?*

O'était une fois sept copères de  
Dinant qui étaient allés dans un vil-  
lage voisin pour enterrer quelqu'un.

Ils reviennent tard, et pleins comme  
des œufs; — c'est souvent la mode,  
aux enterrements de village.

Ils arrivent au haut d'une butte et, à  
leurs pieds, ils voient un champ de lin.

La lune jouait sur les fleurs bleues  
et nos copères, d'autant plus qu'ils  
étaient ivres, ne savaient trop ce qu'ils  
voyaient.

En descendant, à force de regarder,  
ils tombent d'accord que ce doit  
être une eau, d'une largeur effrayante.

— Qu'allons nous faire, dit l'un.

— Mais, dit l'autre, il n'y a qu'un  
moyen: plongeons dedans et nageons  
jusqu'au bout.

— En route!

Et voilà nos copères qui nagent  
comme ils peuvent.

Arrivés à l'autre bout, ils se de-  
mandent avec terreur s'ils y sont tous.

S'il y en avait un de noyé, mainte-  
nant, comment faire donc pour le  
dire à sa femme?

*— Dji m' va compter, mi, di-st-i  
l' pus malin d'tos.*

*I s' mettèt èn on rond et volla qui  
compte tot mostrand chaque homme  
avou s' deugt:*

*— Mi c'è mi et ti c'è-st-onque... et ti  
c'è deux... et ti c'è treus, etc.*

*I mâquève onque!!*

*— Pa, sûrmint qu' v's n' savez  
compter, dit-st-i ine aute. Leüz-m' fer,  
nos veûrans.*

*I s'rimèttèt in-n-ôr.*

*— Mi c'è mi et ti c'è-st-onque... et ti  
c'è deux... etc.*

*Eco 'n' fêie sîhe!*

*On sâie et on r' sâie, on rikmince et  
on rikmince... et toti sîhe!*

*Par bonheur, i-n a-st-onque qu'a-  
boute ine bonne idée.*

*— Rêchons chaque on rêchon, et  
s' comptans les rêchon!*

*— Pa, on n' les veûrè nin.*

*— Sia, hein, pusqui n'z èstans fi  
sau!*

*Et i rêche on gros côp.*

*— Vos vèiez bin, di-st-i. Cichal  
compte po onque. On n' si sâreû trom-  
per.*

*— C'è ma fwoè vrèye, dihèt tos les  
aute.*

*Et onque à onque, i s' houquet tos  
les sept, et chascuncune aboute si d'mêie  
franc à costè dè prumîr.*

*On compte, et ç'èp chal, Saint-Hou-  
bert! ènne avou-st-hâte!*

*Nos copère estît à stoc.*

*Bref à l'affaire, i passèt l' rèsse dè  
l' nute à s' dimander qu'mint fer.*

*Li djoû v'nêve.*

— Je vais compter, moi, dit le plus  
malin de tous.

Ils se mettent en rond et le voilà qui  
compte en montrant chaque homme  
avec son doigt:

— Moi c'est moi et toi c'est un... et  
toi c'est deux... et toi c'est trois... etc.

Il en manquait un!!

— Mais, sans doute vous ne savez  
compter, dit un autre. Laissez-moi  
faire, nous verrons.

Ils se remettent en ordre.

— Moi c'est moi et toi c'est un... et  
toi c'est deux... etc.

Encore une fois six!

On essaie et on essaie, et on recom-  
mence... et toujours six!

Par bonheur, il y en a un qui  
avance une bonne idée.

— Crachons chacun un crachat, et  
comptons les crachats.

— Mais, on ne les verra pas.

— Si, n'est-ce pas, puisque nous  
sommes ivres!

Et il crache un gros coup.

— Vous voyez bien, dit-il. Celui-ci  
compte pour un. On ne saurait se  
tromper.

— C'est ma foi vrai, disent les  
autres.

Et un à un, ils s'appellent tous les  
sept, et chacun avance son demi-  
franc à côté du premier.

On compte, et cette fois, Saint-  
Hubert! il y en avait huit!

Nos copères étaient à quia.

Bref, ils passent le reste de la nuit  
à se demander comment faire.

Le jour venait.

(1) On dit des hommes ivres qu'ils «crachent des demi-francs». C'est un fait d'observation: les ivrognes ont la salive rare, ils crachent rond et blanc.

Passe ine homme avou s'vatche.

— Hai! brave homme, aidiz-nos?

I li comptèt l'affaire.

Cichal, c'esteu sûr mint ine hommè di tièsse. I tûse on pau, et sins rin dire, il assègne nos homme et les mon-ne à quéque pas.

I-n-aveu là li pu belle flatte di vatche qui vos ariz polou trover.

El-z-y mosteûr et el-z-y dit:

— Hêrrez turtos l' bêchète di vosse narènne là-d'vins.

— Et poqwè fer, hêve?

— Ottant d' trô, ottant d' narènne et ottant d'homme.

— Hie, mes amis, ç' còp chal, c'è po l' bon!

Et vola nos copère qui s'kibouyèt à l' mix.

— Tot doux, di-st-i l' hêrdji, prindes vos attinchon. Pas d' blague, les hommes!

— Il a raison, d'het les copère: i n'a qu'ine flatte; si nos l'allons gâter à l'vûde, pa nos estans fotou!

Sérieus'mint, chaque à tour comme à k'fesse, i s' bahèt et gniqûe! on p'tit còp so l' dorête.

A l'fin des fin, on fa l'compte.

— Binamête Notre-Dame! fit les copère. Nos estans sept... et i n'a nouque nèyl!

Adon puis, tot foû d' sêlle, i k'mincît ine ronde danse à tou dè l' fameuse flatte.

Liège.

O. O.

Passe un homme avec sa vache. <sup>1</sup>

— Hé! brave homme, aidez-nous?

Ils lui comptent l'affaire.

Celui-ci, c'était sans doute un homme de tête. Il songe un peu, et sans rien dire, il fait signe à nos hommes et les conduit à quelques pas.

Il y avait là la plus belle bouse de vache que vous auriez pu trouver.

Il la leur montre et dit:

— Fourrez tous le bout de votre nez là-dedans.

— Et pourquoi faire, hé?

— Autant de trous, autant de nez et autant d'hommes.

— Ah! mes amis, cette fois-ci c'est pour du bon.

Et voilà nos copères qui s'entre-poussent à qui mieux mieux.

— Tout doux, dit le bouvier, faites attention. Pas de blague, les hommes!

— Il a raison, disent les copères: il n'y a qu'une bouse; si nous allons la gâter inutilement, nous sommes perdus.

Sérieusement, chacun à son tour comme à confesse, ils se baissent et pan! un petit coup sur la tarte.

A la fin, on fit le compte.

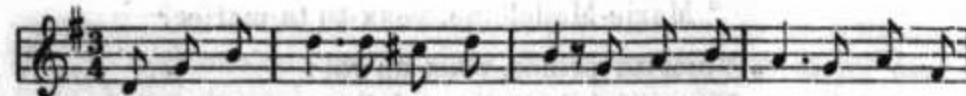
— Bien-aimée Notre-Dame! firent les copères. Nous sommes sept... et personne n'est noyé!

Alors, tout hors d'eux-mêmes, il commencèrent une ronde autour de la fameuse bouse.

## CHANSONS RELIGIEUSES.

### II.

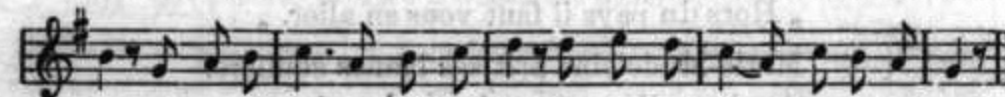
#### La Vierge et le Laboureur.



L'ang' du Sei-gneur est descen- du, Droit à Ma- rie est ap- pa-



ru: « Ah! sauvez- vous, mè-re Ma- rie, Car les Juifs cherchent après



vous, Ah! sauvez-vous, mè-re Ma- rie, Car les Juifs cher-chent après vous, »

2.

Marie qui mont' dedans sa chambre,  
Pour aller mett' sa robe blanche  
Et par dessus ses blancs habits;  
Son fils Jésus, elle apparut.

3.

Marie qui pass'; le laboureur,  
Le laboureur semait le blé:  
« Semez-le là, mon bel ami,  
Semez-le là, liez ici. »

4.

Hérod' qui pass'; le laboureur,  
Le laboureur liait le blé:  
« N'as-tu pas vu ici passer  
Un' dame blanche habillée? »

5.

— « Oh! si, Hérode, elle est passée  
Il y a déjà du temps passé;  
Dans ce temps-là, on semait l'blé  
Et maintenant le v'là lié. »

6.

Hérode arrêtant son armée  
En les faisant tous retourner,  
« Si nous trouvons Jésus, Marie,  
Cruell'ment nous les frons mourir. »

7.

Marie qui pass' dans le bocage  
Où le rossignol y chantait:  
« Chantez, chantez, oiseau jolî,  
Pour égayer Jésus, mon fils. »

Chanté par M<sup>me</sup> Deleclos, née à Perwez en 1838, qui tient la chanson de son grand-père maternel.

Jos. DEFRECHOUX.

(<sup>1</sup>) L'histoire ne dit pas si cet homme-là venait de Bouvignes, mais c'est probable.

(<sup>1</sup>) La première pièce de cette série a été publiée ci-dessus p. 20-21.



## III.

## La vocation de Marie-Madeleine.

Marie-Madeleine, à l'âge de quinze ans,  
Il n'avait pas de plus belle enfant.

Son père alla lui demander :

— « Marie-Madeleine, veux-tu te marier ? »

„ Voici un prince, voici un roi :

„ Prenez celui qui vous plaira. „

— « Je ne veux prince, je ne veux roi ;

„ A marier je ne le suis pas. „

— « A marier, si vous ne l'êtes pas,

„ Hors du pays il faut vous en aller. „

Marie-Madeleine prit ses blancs souliers,  
Son beau livre et son beau chapelet.

En s'en allant, elle fit une rencontre,  
Une rencontre d'arbre de blanches épines ;

— « Bonjour, arbre de blanches épines.

„ Quel conseil allez-vous me donner ? „

— « Je ne suis pas l'arbre de blanches épines ;

„ Je suis la mère de Jésus-Christ.

„ Allez tout droit à Jérusalem :

„ Vous trouverez Jésus au dîner ;

„ Vous vous mettrez en-dessous de la table,

„ Comme une enfant abandonnée ;

„ Avec les larmes de vos beaux yeux,

„ Vous laverez les pieds à Jésus ;

„ Avec vos beaux cheveux frisés,

„ Vous les essuierez..... „

Ceux qui chanteront cette chanson  
Auront cent jours de pardon ;

Ceux qui l'écouteront volontiers,  
En gagneront la moitié.

## FÊTES POPULAIRES.

## V.

## L'ALION OU LALION.



U Borinage florissait, il y a une trentaine d'années, une coutume bizarre, dont quelques restes, au dire du journal bruxellois *la Chronique*, subsistent encore aujourd'hui.

Un collaborateur de cette gazette écrivait, dans le n° du 26 avril 1892, un long article à propos de cette fête qu'il décrivait ainsi :

Je fus en cette contrée, il y a quelques jours, pour la *guinguette*; et l'ami chez lequel je me trouvais m'emmena voir un spectacle fort curieux. C'était au Hameau, dans la petite salle d'un estaminet fréquenté par les houilleurs.

Le feu brûlait dans l'âtre, sous la haute cheminée au large bavolet de coton bleu plissé. Derrière le comptoir, sur des étagères, s'élevaient des bouteilles polychromes d'alcools additionnés d'essences variées. Puis, au milieu de la maison — ainsi qu'ils disent là-bas — sous un dais d'étoffe bleue, supporté par quatre colonnettes enrubannées de rouge, et placé sur une table, une fillette de huit à dix ans, vêtue de blanc, se tenait assise, dans une attitude gauche et raide. En sa main droite était un bouquet de fleurs artificielles, aux colorations violentes et crues. Autour d'elle, des couples dansaient, sautaient et retombaient lourdement sur les pierres, au son miauleur d'un harmonica [accordéon] manœuvré par un gros garçon rougeaud dissimulé dans un coin.

La danse finie, le cavalier présentait à sa dame un verre auquel celle-ci trempait ses lèvres, puis l'autre le vidait prestement d'une lampée. Alors, toute la bande s'égosillait à crier : *Vive l'Alion ! Vive l'Alion !* Mot étrange, cri brutal, poussé sans conviction et sans intelligence de la chose !

Dans son *Dictionnaire du wallon de Mons*, in-8°, Brux. 1866, Sigard parle de cette fête p. 224, comme d'une cérémonie qui se célébrait à Wasmes depuis un temps immémorial chaque premier dimanche de carême. « Elle consiste, dit-il, à placer un jeune garçon ou une jeune fille richement habillée sur une table ou dans une niche, et à danser autour en chantant une chanson très licencieuse, en patois si ancien qu'il est difficile de la comprendre. „ Le consciencieux auteur regrette de n'avoir jamais pu se procurer cette

chanson qu'alors on disait perdue et qui était remplacée par une autre " en français ou à peu près ".

\*\*

Grâce à la bonne obligeance de M. F. S. D., de la Bouverie (Hainaut), nous pouvons donner une idée de l'usage tel qu'il se pratiquait avant d'avoir revêtu la forme signalée par Sigard et rapportée par le journal cité.

Vers la fin du carême, aux approches de Pâques, on confectionnait une statue de pâte, en grandeur naturelle, et informe, que l'on habillait richement ou de couleurs voyantes, selon le degré de fortune publique des localités. Cette statue s'appelait l'Alion (ou Lalion).

Le lundi de Pâques, dans l'estaminet dont les gens avaient confectionné l'Alion, on la dressait, bien exposée. Et il y avait bal, bal "à l'guinguette", expression qui, alors, ne s'employait que pour cette fête de l'Alion et qui, aujourd'hui, désigne tous les bals de la ducasse, et même les bals en plein air, détail qui a son importance, car autrefois la fête de l'Alion se célébrait dans un pré.

Cette réunion ou bal à l'Alion du lundi de Pâques était annoncée: « on dansera à l'Alion »; tous donc « allaient à l'Alion ». On dansait; les danses, qui s'appelaient rondes à l'Alion, s'ouvraient par une ronde spéciale et se fermaient par une autre. La ronde d'ouverture seule nous a été transmise dans son refrain :

LÀ l'A-lion r'trou- vé. O jeu, o jeu ! Là l'A-lion r'trou-  
vé, O jeu da- lon (?).

Cette ronde se dansait comme suit : Les jeunes gens d'un côté, les filles de l'autre, se tenaient par la main; et les deux rangs avançaient l'un vers l'autre et reculaient alternativement. Cette manière de danser est tout-à-fait populaire et aujourd'hui encore, les enfants du pays exécutent dans plusieurs de leurs jeux cette figure de danse.

\*\*

Les fêtes de l'Alion duraient plusieurs jours. A la fin, l'on mangeait la statue et on faisait cadeau des pièces de vêtement aux jeunes filles qui avaient été les plus assidues.

Les gens honorables défendaient d'ordinaire à leurs enfants d'aller à l'Alion. Quelques vieilles personnes disaient que c'était " du paganisme " et leurs suppositions étaient, je crois, fort justes.

A la suite des canons du célèbre concile de Leptines (Hainaut) en 743, on trouve un précieux index des superstitions les plus répandues, dont les pasteurs sont invités à détourner les peuples.

Le 26<sup>e</sup> titre de cet index consiste en la mention suivante : *de simulacro consparsa farina*. Il fait allusion, dit Desroches, aux images des dieux, faites de farine détrempée dans de l'eau, et peut-être dans du miel. Cet auteur ne dit pas explicitement qu'on mangeait ces « images », mais il ajoute que " les biscuits et les pains d'épices dont on régale les enfants le jour de l'an y ont succédé „

La forme ancienne des fêtes de l'Alion telle que nous l'avons rapportée, le partage du gâteau, la distribution des oripeaux et ornements, apparaissent donc comme les restes d'une cérémonie religieuse tout-à-fait caractéristique et dont l'idée-mère se laisse fort aisément deviner.

On constatera certes avec intérêt que, si l'intention primitive s'est perdue depuis des siècles sans doute, la forme même de l'usage a été conservée jusqu'à une époque fort récente; il est vrai que la substitution d'une fillette à la statue en pâte est bien vraiment une transformation radicale.

Jean MARLIN.

## HUMOUR POPULAIRE.

### III.

#### LE PESAGE DES FILLES.

Cette coutume étrange se pratique aux environs de Virton (Luxembourg) pendant tous les jours du mois de mai. Voici la description qu'en fait un auteur du terroir.

« Trouvons-nous près de l'église au sortir du salut, et allons voir peser les filles. C'est tout simplement bizarre. Les jeunes gens surveillent toutes les issues de l'église; à peine les premières fidèles sont-elles sorties qu'il se produit une bousculade générale. Les cris et les éclats de rire se croisent, produisant un véritable charivari.



Un jeune gars prend une jeune fille par la taille, un autre par les pieds, on l'enlève ainsi de terre, tandis qu'un troisième, pour plus de facilités un gamin, passe trois fois sous ce pont improvisé. La jeune fille étant pesée, on l'abandonne aux rires des curieux, puis c'est au tour d'une autre...

» Inutile d'ajouter que les jeunes gens ne sortent pas toujours indemnes de ces scènes, car les Luxembourgeoises sont crânement solides et gaillardes. Les uns portent les traces de griffes — ah ! pardon — d'ongles bien effilés, d'autres, de maintes piqûres d'épingles, d'autres encore ont reçu en plein visage des poignées de sable ou de cendres. Cruelles jeunes filles !

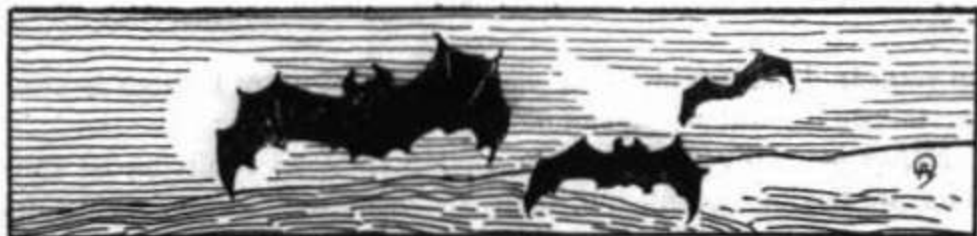
» Ne croyez pas que les papas et les mamans y trouvent à redire. Celles-ci n'ont-elles pas été pesées par centaines de fois, ne le sont-elles pas encore bien souvent ! Ceux-là ne recommencent-ils pas encore chaque jour ? Vous voyez donc que la jeunesse ne fait que suivre la tradition et l'exemple des parents.

» Et dans le village, on compte les jeunes filles qui n'ont été pesées qu'une seule fois, celles qui l'ont été deux, trois, quatre fois ; celles qui ont été assez adroites pour s'échapper sont l'objet d'une poursuite de tous les instants. A toute heure du jour, si elles se hasardent à sortir, elles risquent fort de tomber dans un guet-apens ; on va même jusqu'à les peser chez elles.

» Je dois ajouter que le beau sexe nous le rend souvent. C'est ainsi que j'ai vu un groupe de jeunes filles travaillant dans les champs s'avancer d'un air hypocrite auprès d'un jeune laboureur, et après un quart-d'heure de lutte, parvenir à le peser à son tour. Et le pauvre diable (un des lions du village, croyait-il) aussi penaud que certain renard de la fable a eu pour cela à subir pendant longtemps les avanies de la jeunesse féminine de la localité.....

Jules GUILLAIN, cité dans E. TANDEL, *les Communes luxembourgeoises* Arlon, 1890, tome III, p. 1281-2.

O. C.



## LES GÉANTS.

### I.

#### Au centre de la terre.

Il y a bien longtemps, l'intérieur de la terre était habité par des géants d'une force extraordinaire, qui se livraient de fréquents combats.

Un jour, ces colosses engagèrent une lutte mémorable ; la terre se soulevait en certains endroits sous leurs efforts répétés, tandis qu'ailleurs elle s'affaissait. C'est ce qui donna naissance aux montagnes et à la mer.

Quelques-uns survécurent, tous les autres perdirent la vie dans l'action. Les survivants agitent quelquefois la terre, c'est ce qui explique les tremblements de terre.

Deux de ces géants habitent, l'un le Nord, l'autre le Sud ; ils s'avancent l'un vers l'autre, portant sur leurs épaules une énorme montagne. Lorsqu'ils se rencontreront, ils engageront une lutte sans merci et la terre périra sous leurs coups.

Florenville (arrond. de Virton).

Alfred HAROU.

### II.

#### Le fort homme.

Au pays de Liège, on parlait autrefois d'un géant qui se montrait la nuit et qui faisait des choses étonnantes. S'il rencontrait un passant attardé, il ne manquait jamais de l'empoigner et de "le faire voler". On l'appelait : *le fuër homme*.

Un habitant de Piret-Fontaine, près de Dolembreux, à quelques lieues de Liège, voulut un soir aller faucher un champ qu'il avait

en retard; il faisait un beau clair de lune et notre homme se promettait de travailler jusqu'au matin.

Mais à peine fut-il au bord du champ qu'il vit venir, on ne sait d'où, le terrible géant qui, d'un air menaçant, lui enjoignit de retourner au logis. « Va-t'en, dit-il, car tu me gênes ! »

A moitié mort de peur, le paysan jeta sa faux et prit le large.

Ce fut bien, paraît-il, car il ne faisait pas bon résister aux ordres du « fort homme ».

Et surtout malheur à celui qui faisait le faraud !

On raconte à Milmort que certain fermier, ayant formé *ine môie di gozâ* « une meule de colza » dans le lieu dit à *Balârdeu*, prit le parti, craignant pour son bien, de venir y veiller chaque nuit, en attendant qu'il pût le mettre en grange.

La toute première fois qu'il y alla, il vit arriver tout-à-coup le « fort homme », et ce géant était si grand, m'a-t-on dit, « qu'on n'en voyait pas la tête » !

Peu craintif de sa nature, le paysan cria :

— *Qui vousse, là, mon ami ?*

Le géant, furieux de cette familiarité, répondit :

— *Dji t' va d'ner des " mon ami »,  
Li djôû por tuè, li nute por mi.*

Il saisit l'homme par les deux pieds et le lança par dessus la meule avec une telle violence que le malheureux s'enfonça la tête dans le sol meuble !

Par bonheur, il avait plu et la terre limoneuse était fort détrempée.

Le lendemain, des houilleurs matineux vinrent le tirer du trou qu'il avait fait, et l'on eut toutes les peines du monde à lui faire reprendre ses sens...

On dit même qu'il lui resta quelque chose au cerveau, et qu'il ne tarda pas à perdre l'esprit.

O. COLSON.



## BÉOTIANA.

### XI.

#### Le saumon à sonnettes.



Le prince de Liège, parcourant sa province, annonçait son passage par Dinant. Toute la ville était en émoi. On prépara de grandes fêtes. Pour régaler l'auguste visiteur, l'élite des pêcheurs se mit à la besogne et l'on prit notamment un superbe saumon.

Or, le prince retarda son voyage, et grande fut la peine des bons *copères*, embarrassés de leur saumon. Les notables se réunirent d'urgence pour statuer sur les moyens de conserver le géant de la Meuse, et l'un d'eux proposa un décret qui fut solennellement promulgué et dont un auteur a conservé le fond dans la teneur suivante :

Nous, habitans de ce canton,  
Vu le saumon qui n'est pas mince,  
Considérant que ce poisson  
Est le plus gros de la province,  
Qu'il est superbe et vraiment bon  
Pour fêter monseigneur le prince,  
Ordonnons pour le conserver  
Que dans la Meuse on le rejette,  
Et pour pouvoir le retrouver  
Qu'on lui pende au cou des sonnettes.

### XII.

#### La roche déplacée.

Chaque hiver, la Meuse inondait la ville. Les *copères* voulurent détourner le fleuve pour mettre un frein à ces débordements, en couchant en travers la fameuse Roche-à-Bayard.

(<sup>1</sup>) Voy. et Av. de M. Alfred Nicolas, II, p. 81-2. Cet ouvrage a été cité inexactement ci-dessus p. 117 ; c'est tome II qu'il faut lire.

Les voilà donc partis, munis d'une corde dont ils entourent la base de l'aiguille; ils saisissent de part et d'autre les deux bouts de la corde et se mettent à tirer.

La corde s'allongeait—car c'était un brin de laine — et nos *copères*, tout heureux, s'excitaient en disant : Tire, *copère*, elle avance!...

Ils tiraient à perdre haleine et faisaient des efforts surhumains, quand, tout à coup, la " corde " se casse — et voilà nos *copères* dans la Meuse!

### XIII.

#### La longue nuit.

A l'occasion d'une grande fête, la ville de Dinant envoya à Namur une députation composée des gens les plus instruits et les plus sages : le bourgmestre, les conseillers notables et quelques autres personnes de choix. Nos *copères* arrivant en retard à l'auberge, durent se contenter d'une seule chambre pour eux tous.

Après avoir dormi un fort long temps, ils s'éveillèrent.

— Il fait encore bien noir, dit l'un; les nuits sont longues à Namur!

— Je vais voir, dit un autre, si le soleil n'est pas près de paraître.

Il se lève, suit les murs en tâtonnant et trouve la vitre qu'il ouvre; une odeur singulière lui monte aux narines.

— Tiens, tiens, dit-il, c'est très drôle : pas de lune, pas de soleil, et le temps sent le fromage!

Quelques heures après, le bourgmestre se lève à son tour et constate avec amertume que le jour n'est pas près de venir, et que pas une étoile ne luit au ciel.

— Il pleuvra demain, disent les autres.

On se rendort, les heures s'écoulent... et, subitement, l'un des *copères* se lève et dit :

— Je n'y puis plus tenir, un mal me tient....

Bref, la chose se passe comme en famille. Le secrétaire, requis par son maître, ouvre la fenêtre pour lancer dans le vide une potée mal odorante.... et la chose lui revient dans les jambes.

— Diable! dit-il, les ruelles sont étroites!

— Et le jour va-t-il poindre?

— Il fait noir comme dans un four.

Vainement les amis font appel au sommeil. Pour comble de

malheur, la faim les saisit et, de guerre lasse, ils veulent sortir à tout prix, coûte que coûte. Le maître prend les devants, trouve une clinche, il tire violemment... et le meuble tombe avec un bruit terrible.

— Qu'y a-t-il? lui dit-on.

— La maison croule! la maison croule!

Au même instant, le bruit d'une clé se fait entendre, une porte s'ouvre — la vraie porte, cette fois-ci — et un jour éclatant pénètre dans la chambre.

On s'aperçoit alors qu'en fait de fenêtre, il n'y a que la porte d'une armoire à fromage — et l'on apprend que nos *copères* ont été oubliés dans ce grenier depuis quarante-huit heures.

### XIV.

#### La fatigue vaincue.

Un *copère* s'en allait en voyage. Après avoir gravi une colline très raide, il se laisse tomber sur le gazon pour prendre un peu de repos. Survient un passant qui lui dit :

— Vous êtes fatigué?... Mais c'est impossible, ce sont là des " idées ". J'ai marché plus que vous et je reste bien alerte. Vous allez sans doute trop lentement, de là vient votre fatigue. Je suis sûr que si vous preniez une allure plus rapide, vous resteriez dispos.

— Vous voulez rire?

— Essayez.

Piqué au vif, le brave Dinantais se lève et propose un pari : il recommencera la montée, et l'on verra bien. L'autre se hâte d'accepter, et le *copère* jette fièrement son argent sur le sol.

Il redescend la colline, s'efforce de presser le pas et revient au-dessus tout en nage, brisé, rompu.

Il s'aperçoit alors que le mauvais plaisant a pris la fuite... et tout l'argent.

— Evidemment, dit le *copère*, ce coco-là se croyait sûr de perdre. Sans quoi, bien sûr, il m'attendrait encore!

O. COLSON.



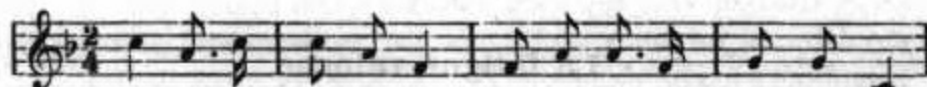


## CHANSONS D'AMOUR.

### III.

#### Le premier jour de mai.

Variante voyez p. 81.



Le premier jour de mai, Ran tan plan, tra ri ran plan!



Le premier jour de mai, Nous i-rons voir les fil-les.

1.

Le premier jour de mai,  
Ran tan plan tra ri ran plan!  
Le premier jour de mai,  
Nous irons voir les filles.

2.

Laquell' choisirons-nous,  
La grande ou la petite?

3.

Nous choisirons la p'tite,  
Car c'est la plus jolie.

4.

La grand' qui monte en haut  
En faisant des soupîres.

5.

Son père lui demande :  
— Mais qu'avez-vous, ma fille ?

6.

— Ma sœur a des amants,  
Et moi, j' dois rester fille.

7.

— Ah! taisez-vous, ma fille,  
Nous vous marierons riche.

8.

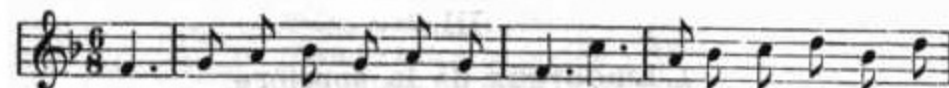
A un marchand d'oignons  
Ran tan plan, tra ri ran plan!  
A un marchand d'oignons  
Ou bien de pommes cuites.

Chanson communiquée par M. Alph. HANON, qui l'a entendue dans son enfance, en 1860, à Sart-Dames-Amelines, village situé près de Quatre-Bras, à deux lieues et demie de Nivelles.

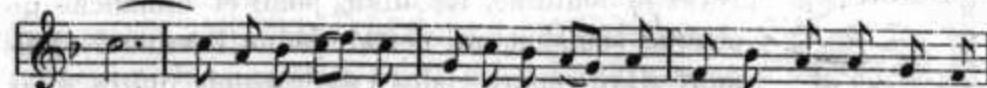
O. C.

### IV.

#### Le retour du soldat.



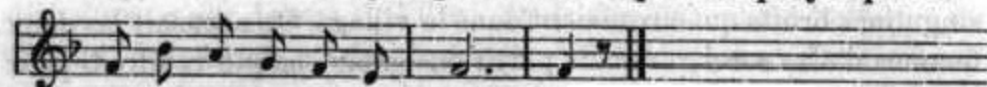
Voi- là bien six ans de pas- sés Que mon a-mant m'a dé- lais-



sée. Il est en- ga- gé A Sa Ma- jes- té. C'est c'qui m'a chagri-



née. Mon plus grand dés-es- poir Est que je n'puis sa-



voir Quand j'pourrai le re- voir.

2.

Au bout de six ans tout au plus,  
Le cher amant est revenu ;  
Au logis il s'en va  
Mais la bell' n'est pas là.  
Quel chagrin pour cela !  
La mèr' lui répond à l'instant :  
« Ma fille, elle est aux champs  
Allez, vous, son amant. »

3.

Le jeune amant qui s'en alla  
Trouver l'objet de son amour.  
Il la voit sous l'ormeau  
En filant son fuseau  
Regardant son troupeau :  
« Bonjour, Nanon, mon cœur,  
Faites-moi de l'honneur  
Je suis vot' serviteur ! »

4.

— Monsieur, mon fidèle amant  
Est engagé depuis six ans :  
Il est engagé  
A sa Majesté,  
C'est c' qui m'a chagrinée  
Mon plus grand désespoir  
Est que je n' puis savoir  
Quand j' pourrai le revoir. »

5.

— Depuis six ans passés  
Que peu vous me reconnaissez !  
V'la la bague en diamant  
Que j'ai prise en partant.  
Tu n'étais pas content...  
— Vous étiez en partant  
Comme un vrai paysan :  
A présent, quel chang'ment !...

Chanté par J. Thomas, tenant la chanson de feu M<sup>me</sup> Théâtre, d'Esneux, qui aurait 79 ans.  
— Air noté par M. Th. STRIVAY

Henri SIMON.



## SORCELLERIE.

## III.

## L'amoureux de la sorcière.



IVANT la coutume, les lundi, jeudi et dimanche de chaque semaine, un certain jeune homme de Milmort allait rendre visite à sa *crapaude*, qui habitait avec sa mère une petite maison du hameau de Tillis, en wallon *Tisse*, commune de Fexhe-lez-Slins.

Un jour, la mère du jeune homme lui rapporta de singuliers bruits qui circulaient dans le village. On accusait les deux femmes d'être sorcières et de partir ensemble chaque vendredi pour le sabbat !

L'amoureux, effrayé, résolut de tirer l'affaire au clair et alla demander conseil au vieux curé de son village. Le curé approuva son plan et lui dit : « Allez-y donc vendredi prochain et restez bien jusqu'à minuit; si l'on veut vous faire boire et manger, n'avez rien sans avoir tourné d'abord la pointe de votre langue en croix avec vos dents. »

Le jour indiqué, vers dix heures, le jeune homme se présenta chez sa bonne amie et l'amoureuse, feignant d'être agréablement surprise, le reçut gentiment et prépara *on bon crâs café*. Le fiancé but et mangea, sans oublier la précaution renseignée par le curé, et quelque temps avant minuit, il fit semblant de tomber de fatigue et de s'endormir profondément.

Les deux femmes se gardèrent bien de l'éveiller : l'heure approchant, elles résolurent d'aller à l'*danse* comme d'habitude, espérant bien être revenues avant son réveil.

Elles voulurent cependant s'assurer si le jeune homme était bien endormi comme il en avait l'air, couché sur la table et ronflant de son mieux : elles lui posèrent sur la joue un œuf sortant de l'eau bouillante, et quand elles retirèrent la main, l'œuf roula de lui-même sur le sol sans que le soi-disant dormeur eût fait le moindre mouvement.

Complètement rassurées par cette expérience, les sorcières allèrent prendre dans un coin de l'armoire un petit pot de terre noir rempli d'une sorte de graisse verdâtre et, après s'être dépouillées de leurs

vêtements, elles se frottèrent « les jointures et les pliants » du corps; puis chacune saisit un manche à balai préparé dans un coin, et elles prononcèrent à haute voix la formule magique :

*Houpe, makâ, riki, rikette*  
*D'zeu les hâie et les bouhon*  
*Vole à diale èco pus lon. \**

Ces mots n'étaient pas sitôt prononcés que les deux sorcières disparurent, emportées par des voies mystérieuses.

Le jeune homme était édifié; néanmoins, poussé par la curiosité, il résolut de les rejoindre. Il prit donc le pot mystérieux — qu'il trouva plein, comme si l'on n'y avait point déjà puisé — et il procéda comme il avait vu faire aux deux femmes. Seulement, en prononçant l'incantation finale, qu'il avait mal retenue, au lieu de dire *dizeu* « par dessus », il dit : *houpe des hâie et des bouhon* « au travers des haies et des buissons. » Aussi passa-t-il de vilains moments : il arriva tout déchiré et tout ensanglanté au lieu de ralliement, où il retrouva les deux femmes, dansant avec des milliers de sorcières inconnues.

Il entra dans la danse et sauta avec elles.

Quand le moment fut venu de se séparer et de retourner chacun en son logis, les sorcières lui dirent : « Il y a loin d'ici chez vous; si vous voulez, nous allons vous donner un « vert bouc » qui vous ramènera en quelques instants; seulement il faut promettre de ne pas dire un mot pendant le voyage. » Le jeune homme promit et l'animal apparut à l'instant. Il grimpa sur son dos et la monture se mit à galoper avec une rapidité vertigineuse, si bien qu'elle arriva en un clin d'œil à *bwêr d'on mouisse qui c'esteu à Prusse* \*. Notre homme eut peur et serra violemment sa monture; mais celle-ci d'un bond franchit le fleuve et le cavalier, plein d'admiration, ne put s'empêcher de s'écrier : *Vola on fameux saut po 'n' si p'tite biësse*. A ces mots, le « vert bouc » se mit à ruer violemment et jeta son cavalier par terre.

Quand il revint à lui, le jeune homme était seul et nu au milieu d'une vaste campagne.

Il mit sept jours pour revenir dans son village et — comme vous pensez bien — il cessa complètement ses relations avec la jeune sorcière.

O. COLSON.

(\*) Le premier vers est intraduisible en wallon.

(\*) « Au bord d'un « Mouisse » (fleuve) que c'était en Prusse ». — Il s'agit évidemment du Rhin.

## DÉBATS.

## IV.

## Le seigneur et Nanon.

Bonjour Nanon, bell' ber-gè-re, Que fais-tu dans ce val-  
lon. As-sis' sur la vert' fou-gè-re, Gardant tes jo-lis mou-  
tons. Te voy-ant les yeux pleins de feu, Le cœur a-mou-  
reux, Bell' de-dans ces lieux : Donne-moi ton a-mour  
tendre, Viens a-vec moi, j'te rends le cœur heu-reux.

2.

Nanon.

Eco qui dj' so do villatche  
Dji vos ètin bin paurler  
Dj' ètin bin a voss' lingatche  
Qui vos m' voriz bin ainmer.  
Vos avoz voss' nez tot crotté  
On front tot ridé,  
Vos ouïe rafoncé...

I m' faut po passer m' djônêsse  
On galant qui fuche bin pus dispièrté.

3.

Le Seigneur.

Tu méprises ma vieillesse  
Sans savoir qui que je suis !  
Je suis homme de noblesse  
Assez connu au pays.

Viens avec moi, viens, ma catin,  
Je te f'rai-z-avoir  
Château et grand train;  
Je te ferai demoiselle  
Et héritière de tout mon bien.

4.

Nanon.

Dji m' moque di tote vos richesses  
Df'aime bin mia m' galant Colas  
Et quèdqu'i n'è nin d' noblêsse  
Il è-st-amoureux et bia  
Què plaigi aurais-dje avou vos ?  
Allez-è, via sot,  
Compter les fève o pot !  
Si v's avoz l'cu qui vos brûle  
Mêttos-l'è l'ain' vos vos l'rafrueddros.

5.

Le Seigneur.

De tout' tes sottis' volage  
Va, tu te repentiras  
Quand tu seras en ménage  
Et que tout te manquera :  
Travaillant par tous les temps  
A la pluie, au vent  
Pour nourrir tes enfants...  
Evit' ce dur esclavage  
Viens avec moi, j' te rends le cœur  
[content.]

6.

Nanon.

Monsieur, comme dj'a pièrdu m' père  
Savoz bin ci qu'i faut fer ?  
Il faut aller trouver m' mère  
Ca sins lête dji n' pous rin fer.  
Et s' elle nos vout bin acwèrder  
Nos irans trover  
Tot d' suite noss' curé ;  
Et quand nos sèrans èchonne  
Dj' sèrai todi prête à vos continter.

7.

Le Seigneur.

Voilà toujours dix pistoles  
Profitions du doux moment,  
Fiez-vous à ma parole  
Avant qu'i n' soit peu de temps.

Nanon.

Quand c' sèreu po mille patacon  
Dji n' vòreu nin fer  
One sifaitte action,  
Qui d'aller risquer m'n honneur  
Et po d' Fârdjin qu'on n'è manque  
[jamais pont!]

8.

Le Seigneur.

Ta fidélité m'engage  
A t'aimer toute la vie.  
Voilà dix écus pour gage,  
Demain je s'rai ton mari.

Nanon.

Quand ç' nuk là sèrè fait, monsieu,  
Vos pauroz bin dire :  
Dji so 'n' homme heureux !  
Vos n' richon'roz nin les aute,  
Ca vos auroz one feum' por vos tot seu !

9.

Nanon.

Adiè, Colas, m' camarade  
Po ç' cop là nos faut quitter !  
Adiè, totes nos pormoinrnade  
Ca c'è d'main qu' dji m'va marier !  
Et fuchis todi braf garçon  
Mi bouloimme est vix  
I n'irè pus lon...  
Si jamais dj' vin à èsse veufe  
Vinoz d'lez mi, vos auroz 'n' saque  
(Namur.) [d' bon !]

## TRADUCTION DU TEXTE WALLON.

2. Quoique je sois du village (villageoise) — Je vous entends (comprends) bien parler — J'entends bien à votre langage — Que vous voudriez bien m'aimer. — Vous avez votre nez tout crotté — Un front tout ridé — Vos yeux renfoncés. — Il me faut pour passer ma jeunesse — Un amant qui soit bien plus éveillé !

4. Je me moque de toutes vos richesses — J'aime bien mieux (je préfère) mon amant Colas — Et quoiqu'il n'est pas de noblesse — Il est amoureux et beau. — Quel plaisir aurais-je avec vous ? — Allez-vous en, vieux sot (fou) —